Lafontaine, W.
Les dames Martin

Lafontaine, Belle, Lully.

Les dames Martin.

1823.

LES

DAMES MARTIN,

OU

LE MARI, LA FEMME ET LA VEUVE;

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

DE MM. LAFONTAINE, BELLE ET TULLY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 décembre 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

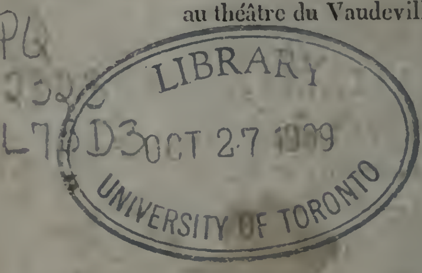
Chez CONSTANT-LE TELLIER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, n° 35.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MARTIN, négociant retiré.	M. PHILIPPE.
ADÈLE MARTIN, sa femme.	Mme CLOZEL.
AMÉLIE MARTIN, jeune veuve.	Mlle VICTORINE.
GUSTAVE, son amant.	M. ISAMBERT.
DORMEUIL, oncle d'Amélie Martin.	M. GUILLEMAIN.
DURAND, maître de l'hôtel garni.	M. EDOUARD.
UN BIJOUTIER.	M. JUSTIN.
UNE COUTURIÈRE.	Mlle HUBY.
UNE LINGÈRE.	Mme DUMONT.
UNE MODISTE.	Mme BODIN.
UNE PETITE SERVANTE.	Mlle SUZANNE BRAS.
QUATRE GARÇONS DE L'HÔTEL.	

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni du faubourg Saint-Germain.

S'adresser, pour la partition, à M. Doche, chef d'orchestre, au théâtre du Vaudeville.



LES DAMES MARTIN,

OU

LE MARI, LA FEMME ET LA VEUVE.

Le théâtre représente une salle commune à tous les voyageurs; à gauche du spectateur, un cabinet qui conduit à l'appartement d'Adèle Martin, avec le n° 1er au-dessus; à côté une seconde porte avec le n° 2; en face les n° 3 et 4; à droite, sur le devant de la scène, une table et un fauteuil; une table vis-à-vis: trois portes ouvertes dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE MARTIN, DURAND, *à la table de droite.*

ADÈLE, *entrant.*

M. Durand, mon mari est-il rentré?

DURAND.

M. Martin?.... je ne savois pas même qu'il fût sorti; depuis quinze jours que vous logez dans mon hôtel, M. Martin ne m'a pas fait l'honneur de m'adresser une seule fois la parole: il est un peu original, M. Martin.

ADÈLE.

Je suis forcée d'en convenir.

DURAND.

Est-ce que par hasard vous ne seriez pas heureuse avec lui?

ADÈLE.

M. Durand, vous avez été pendant vingt ans au service

de mon père ; il vous avoit accordé toute sa confiance, et, à ce titre, vous méritez la mienne.

DURAND.

C'étoit un si brave homme, monsieur votre père ! C'est à ses bontés que je dois cet établissement [redacted] j'ai formé : aussi j'étois plutôt son ami que son intendant, il me faisoit part de ses chagrins, de ses plaisirs ; il m'a même quelquefois demandé des avis ; et, je ne vous le cache pas, je ne lui aurois pas conseillé de vous marier à M. Martin.

ADÈLE.

Pourquoi cela ? vous ne le connoissez pas.

DURAND.

C'est vrai ; mais son air ne prévient pas en sa faveur... Il paroît toujours triste, rêveur... Tenez, je le crois jaloux.

ADÈLE.

Il l'est effectivement, et il a bien tort.

Air *nouveau de M. Doche.*

Mon mari, méfiant, grondeur,
Doute de ma constance ;
Lui plaire et faire son bonheur
N'est plus en ma puissance ;
Pourtant à lui garder ma foi,
Je mets toute ma gloire :
Est-ce ma faute à moi,
S'il ne veut pas y croire ?

DURAND.

Sans doute ce n'est pas votre faute ; et c'est après un mois de ménage que M. Martin se conduit ainsi !

ADÈLE.

Mon oncle, que j'attends, parviendra peut-être à lui faire entendre raison.

DURAND.

Permettez, madame : l'oncle que vous attendez est-il celui que je connois ?

ADÈLE.

Non : c'est celui qui habitoit les colonies, et qui n'est de retour en France que depuis peu ; il y vient dépenser gaiement la fortune qu'il a amassée aux îles.

DURAND.

La fortune qu'il a amassée aux îles ! c'est très-bien de sa part.

AIR : *De Préville et Taconnet.*

Dans ses projets, moi, je l'approuve ;
C'est vraiment un homme loyal :
Et cette conduite me prouve
Qu'il a l'esprit national ;
Quand une fois on a fait ses affaires,
Il faut rentrer au sein de ses amis
Avec les fonds que l'on a réunis ;
Le bien qu'on gagne aux rives étrangères
N'est jamais mieux mangé qu'en son pays.

UN GARÇON D'HÔTEL, *dans la coulisse.*

Donnez-vous la peine d'entrer par ici, Madame.

ADÈLE.

Voilà des voyageurs qui vous arrivent. Je rentre ; souvenez-vous, M. Durand, que j'attends mon oncle ; ayez la complaisance de lui faire préparer un appartement. (*Elle rentre.*)

DURAND.

Il suffit, Madame, vous serez obéie.

SCÈNE II.

AMÉLIE, DURAND, PLUSIEURS GARÇONS DE L'HÔTEL, *portant une malle et des cartons.*

AMÉLIE, *aux garçons.*

Déposez tout cela ici, et prenez garde à mes chapeaux. (*Les garçons entrent le tout au n° 2.*)

DURAND.

Je ne me trompe pas, c'est Mlle Amélie!

AMÉLIE.

Mlle Amélie! il y a long-temps que je suis dame.... J'ai déjà fait depuis deux voyages à Paris.

DURAND.

Deux voyages.... sans loger chez moi! Auriez-vous eu à vous plaindre des gens de la maison ?

AMÉLIE.

Non, mon cher M. Durand; mais votre quartier me dé-

plaisoit ; je lui ai préféré la Chaussée-d'Antin ; cette fois, c'est différent ; je m'y suis ennuyée au bout de huit jours, et je reviens dans votre hôtel.

DURAND.

Vous ne vous en repentirez pas, je l'espère.

AMÉLIE.

A la bonne heure, car je délogerois encore, je vous en avertis. Vous me connoissez, et vous savez que je suis légère, vive, étourdie, qu'il faut que rien ne me résiste.

DURAND.

Vous avez eu la bonté de me le répéter plusieurs fois.

AMÉLIE.

C'est mon caractère, je ne puis pas le changer.

DURAND, *allant s'asseoir à la table.*

Voulez-vous bien me dire votre nom de dame, pour que je l'inscrive sur mon registre.

AMÉLIE.

Madame Martin.

DURAND, *étonné.*

Madame Martin ?

AMÉLIE.

Madame veuve Martin, si vous l'aimez mieux.

DURAND, *à part en écrivant.*

Toutes les dames Martin se sont donc donné rendez-vous ici. (*Il répète tout haut.*) Madame veuve Martin.

AMÉLIE.

Veuve, oui, Dieu merci !

DURAND.

Il ne paroît pas que vous regrettiez beaucoup le défunt.

AMÉLIE.

C'est sa faute : pourquoi étoit-il si maussade, si avare et sur-tout si présomptueux ?

DURAND.

Vous ne le connoissiez donc pas avant de le choisir ?

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu, non ; il me fit la cour, nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes ; je commençai par l'écouter avec impatience, et je finis par

dire à mes parents qu'il m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte ; je l'épousai : il me demanda s'il pourroit me plaire, ma bouche dit oui, mon cœur dit non ; et ce fut mon cœur qui tint parole.... Aussi, pour me consoler, je songe à me remarier.

DURAND.

Après une telle expérience ?

AMÉLIE.

J'ai peut-être tort ; mais c'est la force de l'habitude. D'ailleurs, mon prétendu est un homme charmant ; il a de précieuses qualités, c'est le Coryphée des élégants de la Chaussée-d'Antin.

Tournez

DURAND.

Oh ! si j'avois su cela.

AMÉLIE.

Je l'ai vu pour la première fois au bal du Ranelagh.

AIR *nouveau de M. Miller.*

D'esprit son œil étincelle,
Son langage est séduisant :
En un mot c'est le modèle
Des jeunes gens d'à-présent ;
On croiroit voir, quand il danse,
Le Zéphir de l'Opéra,
Allant chercher en cadence
Un baiser qu'on lui rendra ;
Des spectacles idolâtre,
Maintenant c'est du bon ton,
Il a fait faire un théâtre
Au milieu de son salon ;
Pour bien chausser le cothurne,
Il prend leçon de Talma ;
Pour bien chanter le nocturne,
Il imite Garcia ;
Lorsqu'en sortant de la Bourse
Son coursier fougueux l'attend,
Il défieroit à la course
L'Anglois le plus vigilant ;
S'il s'empare de ses armes
Pour une affaire d'honneur,
On peut être sans alarmes,
Car il est toujours vainqueur.
Abandonnant son épée,
Quand chez Lepage il parait,
Crac ! il abat la poupée,
Car son coup d'œil est parfait ;
De la mode ami sincère,
Il va, pour suivre ses pas,

S'endormir au *Solitaire*
Et pleurer aux *Deux Forçats*.
Avec une aussi belle ame,
On doit avoir un bon cœur,
Et n'épouser une femme
Que pour faire son bonheur.

DURAND, *souriant.*

Je vois que c'est un homme d'un grand mérite.

AMÉLIE.

Vous pourrez juger si j'ai bon goût, M. Durand; car bien qu'en lui donnant ma nouvelle adresse, je lui aie défendu de venir me voir aujourd'hui, je suis certaine de recevoir sa visite ce matin, il n'y tiendra pas.

DURAND.

Quel bonheur d'être aimé comme cela!

AMÉLIE.

Aussi, je n'attends que l'arrivée de mon oncle Dormeuil pour conclure cet hymen.

DURAND, *à part.*

Bon! deux dames Martin! deux oncles! je ne manquerai pas de locataires!

AMÉLIE.

C'est un digne homme que cet oncle-là.... il est d'une générosité.... Je parierois bien qu'avant de se présenter ici, il m'enverra quelques jolis cadeaux; monsieur Durand, n'allez pas éconduire ceux qui les apporteront.

DURAND.

Comptez sur moi, Madame; c'est donc lui qui vous fait faire ce mariage?

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu, non: il ne connoît pas mon prétendu, mais je lui ai écrit par déférence; je lui demande à ce sujet des conseils sans avoir pourtant l'intention de les suivre, s'ils ne sont pas favorables à Gustave.

DURAND.

A propos.... si M. Gustave se présente, faudra-t-il lui refuser la porte?

AMÉLIE.

Oh! non: je ne suis pas si sévère; d'ailleurs je ne sortirai pas ce matin, ainsi vous laisserez entrer tout le monde.....

DURAND.

Oh ! soyez tranquille.... les soins, les prévenances, ça me regarde.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Vous pouvez compter sur mon zèle,
A mes devoirs je suis fidèle.
Et, dans le faubourg Saint-Germain,
On m'estime, j'en suis certain :
Demandez aux gens que je loge;
De ma maison ils font l'éloge
Et s'en vont toujours satisfaits....

(*A part.*)

Mais je ne les revois jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, *seule.*

C'est un brave homme que ce M. Durand : je me félicite d'être revenue loger dans son hôtel.... Mais, j'y songe.... étourdie que je suis.... je viens de dire que je ne sortirois pas de la matinée et j'ai affaire chez mon bijoutier; il faut absolument que j'y aille chercher une tabatière dont j'ai fait l'emplette pour ma tante Dormeuil et sur laquelle j'ai fait mettre le portrait de son mari; cette attention la flattera.

M. MARTIN, *dans la coulisse.*

Pierre, Pierre, avez-vous vu rentrer ma femme ?

AMÉLIE.

Je ne puis remettre cette course; ma foi, ceux qui viendront me demander, attendront mon retour, voilà tout. (*Elle sort par la droite, M. Martin entre par la gauche, Adèle sort en même temps de son appartement.*)

SCÈNE IV.

ADÈLE, M. MARTIN.

M. MARTIN, *d'un ton brusque.*

Ah ! Madame, je suis enchanté de vous rencontrer; voilà plus d'une heure que je vous cherche.

ADÈLE.

Je viens de rentrer pour achever ma toilette.

M. MARTIN.

Votre toilette! (*la regardant du haut en bas*) mais en effet, voilà une mise bien recherchée.... Vous attendez donc quelqu'un, car cette parure n'est pas pour moi?

ADÈLE.

Qui vous l'a dit, Monsieur?

M. MARTIN.

Pour un mari?.... Oh! les femmes n'en font jamais, et je vous avoue que je trouve étrange qu'on se mette avec cette élégance, sur-tout dans un hôtel garni.

ADÈLE.

Vous oubliez sans doute, mon ami, que mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre.... D'ailleurs nous devons dîner aujourd'hui chez Mad. Gervais, et vous savez....

M. MARTIN.

C'est vrai.... je sais que c'est toujours la même chose; depuis que nous sommes ici, il nous pleut des invitations....

ADÈLE.

Oh! je suis sûre que vous vous amuserez beaucoup; d'abord, il y aura nombreuse compagnie.

M. MARTIN.

Du bruit, de la confusion et une chaleur à n'y pas tenir, il est possible que cela vous plaise; mais à moi, c'est tout le contraire; en général, je n'aime point du tout votre Paris.

AIR: *D'une heure de prison* (de Tourterelle.)

Si tôt que le jour luit,
Penser à sa toilette,
Et puis par étiquette,
Dîner quand vient la nuit;
Sans gaîté, sans saillie,
Dans un brillant salon
S'ennuyer par bon ton
Avec cérémonie.
Je ne suis point épris
Des plaisirs de Paris.

Vais-je chez Dorimon
Qui donne une soirée?
La table est préparée,
On engage un boston;

Au jeu l'on se mutine,
Il faut en enrageant
Lorsqu'on perd son argent,
Faire encor bonne mine;
Je connois trop le prix
Des plaisirs de Paris.

ADÈLE.

Il faut pourtant bien voir un peu la société.

M. MARTIN.

Oui, Madame; mais pour voir la société dans ce maudit pays, tout mon argent passe en chiffons, en fadaises... Tous les jours, ce sont nouveaux caprices de votre part : tantôt c'est un cachemire du Thibet, tantôt un abonnement au Journal des Modes; il n'est pas jusqu'aux bains à domicile, que vous ne m'ayez fait payer.

ADÈLE.

Mon ami, il faut bien suivre la mode.

M. MARTIN.

La mode! la mode! Rien que ce mot me met en colère. Tenez, regardez-moi... Vous avez voulu que je me fisse habiller à la mode, je l'ai fait pour vous plaire; eh bien! je n'ai plus l'air d'un François.... Ce bolivar, cet habit à la Russe, ce gilet à l'Ypsilanti, ces bottes et ce pantalon à l'Angloise me vont très-mal... On se moque de moi. De grâce, ne me parlez donc plus de mode.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le sot est un homme d'esprit
S'il porte un habit à la mode,
Le marchand perd tout son crédit
S'il n'a pas d'enseigne à la mode;
Insulter à l'homme indigent,
Flatter la puissance, est la mode;
Et les maris sont maintenant....
Je ne veux pas être à la mode.

Et dès demain je quitte ce costume; je n'aime les étrangers en rien; et je vous préviens qu'aussitôt après l'arrivée de notre oncle, nous retournerons dans notre bonne ville de Calais.

ADÈLE.

Je ne vous conçois pas, mon ami; quand on a comme vous trente mille livres de rentes...

M. MARTIN.

Eh bien! Madame, on les dépense plus utilement qu'en

cornettes à la Marie Stuart, en toques à la Sicilienne; que sais-je, moi? Mais briller est une si belle chose... Il faut se montrer le matin aux Tuileries, le soir au spectacle; et puis après, aller au bal, où l'on fait des conquêtes comme avant-hier.

ADÈLE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

M. MARTIN.

Je veux parler de ce jeune fat qui vous fit toute la soirée une cour si assidue.

ADÈLE, *avec douceur.*

Vous ne dansez pas, mon ami; un jeune homme se présente et m'invite, il falloit donc le refuser? Au surplus, c'étoit la première fois que je le voyois, et ce sera probablement la dernière; j'ignore même son nom.

M. MARTIN.

C'est que vous n'avez pas voulu l'entendre, car il a eu le soin de le prononcer devant vous assez de fois; il se nomme Gustave.

ADÈLE.

Gustave! C'est possible, je n'y ai pas fait attention; mais j'ai remarqué que pendant le bal, vous n'avez pas seulement daigné m'adresser la parole; de sorte que ce jeune homme a pu me croire demoiselle, et c'est au bal ordinairement que les demoiselles trouvent des maris, vous le savez.

M. MARTIN.

Voilà pourquoi je pense que les femmes mariées ne devroient pas y aller.

ADÈLE.

Au surplus, M. Gustave est un jeune homme comme il faut.

M. MARTIN.

Quand on a dit cela, l'éloge est complet. Comme il faut!... Eh bien! Moi, je prétends, au contraire, que c'est un jeune homme comme il ne faut pas.

AIR : *Vaud. de Jean Monnet.*

Vive, légère et coquette,
A son mari parlant haut,
Ne songeant qu'à sa toilette,
C'est la femme comme il faut;

Sans caquet,
Sans regret,
Se montrant modeste et sage,
S'occupant de son ménage,
Voilà comme il la faudrait.

ADÈLE.

Même air.

Jaloux, quinteux et bizarre,
S'emportant au moindre mot,
Pour ses besoins même avare,
Voilà l'époux comme il faut;
A l'objet
Qui lui plait,
A son tour jaloux de plaire,
Toujours bon mari, bon père,
Voilà comme il le faudrait.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE V.

M. MARTIN, *seul.*

Eh bien! La voilà qui s'en va maintenant... Je lui ai fait de la peine... C'est pourtant ma maudite jalousie qui me fait avoir tous les jours de semblables scènes... Pauvre Martin!... Quelle idée ai-je eue aussi d'aller épouser une femme élevée dans un grand pensionnat! Tandis que moi, honnête négociant, j'aurois pu trouver une bonne ménagère tout entière aux devoirs de l'état. Enfin, c'est fait; me désoler ne serviroit à rien.

SCÈNE VI.

M. MARTIN, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à la cantonnade.*

Je sais que c'est ici... j'entre...

M. MARTIN.

Quel est cet étranger? (*Regardant Gustave. A part.*) Je ne me trompe pas, c'est le jeune homme du bal d'avant-hier.

GUSTAVE, *sans voir M. Martin.*

Cet imbécille de garçon d'hôtel est sourd, je crois; je lui

demande Madame Martin..... il me regarde bêtement sans me répondre.

M. MARTIN, *à part.*

Madame Martin... Voilà qui est positif. (*A Gustave.*) Le garçon de l'hôtel ignore peut-être que Madame Martin est sortie; mais si elle étoit chez elle, avant de vous laisser entrer, je vous prierois de me dire à quel titre vous voudriez lui rendre visite.

GUSTAVE, *l'examinant du haut en bas.*

La question seroit assez singulière, et je n'y répondrois pas; Madame Martin est libre de ses actions, et je ne crois pas qu'il existe aucun rapport entre elle et vous... du moins, je ne le suppose pas.

M. MARTIN.

Ah! Vous ne le supposez pas!

GUSTAVE, *à part.*

J'ai vu cet original-là quelque part... Ah! m'y voilà, c'est l'autre jour au bal; mais Madame Martin n'y étoit pas.

M. MARTIN.

Eh bien! Monsieur, apprenez que Madame Martin est ma femme.

GUSTAVE, *surpris.*

Votre femme!... Vous plaisantez, Monsieur; elle est veuve.

M. MARTIN.

Veuve? Il y a un mois que j'ai épousé Madame Martin, et, Dieu merci, je me porte très-bien.

GUSTAVE, *à part.*

Seroit-ce un soupirant qui voudroit m'éconduire? (*Haut.*) Madame Martin est veuve, Monsieur; c'est une chose certaine... Elle me l'a dit à un bal où j'ai eu le plaisir de danser avec elle.

M. MARTIN, *à part.*

Au bal... C'est bien cela... La traîtresse!

GUSTAVE.

J'en suis devenu amoureux en lui voyant danser une gavotte; je lui ai fait ma déclaration pendant le concert, et j'ai lieu de penser même que mon aveu ne lui a pas déplu.

M. MARTIN.

C'est très-flatteur pour moi. Pauvre Martin !

GUSTAVE.

Dans tous les cas, c'est une femme charmante. (*Il lui présente du tabac.*) En prenez-vous ?

M. MARTIN.

Non, Monsieur.

GUSTAVE.

Vous ne prenez pas de tabac ?... Vous avez tort... et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

M. MARTIN.

Non, Monsieur, je n'ai pas tort, et ma femme n'est pas jolie.

GUSTAVE.

Il est impossible d'avoir des yeux plus tendres, plus expressifs.

M. MARTIN.

Vous les avez donc bien regardés ?

GUSTAVE.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

A son aspect mon ame s'est émue,
De plaisirs j'étois transporté,
Et le desir, sans me troubler la vue,
M'a fait remarquer sa beauté.

M. MARTIN.

Vous avez mauvaise mémoire,
Car elle a l'esprit peu fleuri,
Et ses attraits sont très-foibles aussi.

GUSTAVE, *souriant.*

N'achevez pas, je pourrois croire
Qu'en effet vous êtes son mari.

M. MARTIN.

Voilà une heure que je vous le répète : oui, Monsieur, c'est ma femme, ma véritable femme, ma légitime femme.

GUSTAVE, *à part.*

Décidément c'est un rival. (*Haut.*) Monsieur, je veux m'expliquer avec elle.

M. MARTIN.

Monsieur, je ne le souffrirai pas.

GUSTAVE.

Et son oncle, qu'elle attend, jugera de nos droits.

M. MARTIN.

Elle vous a dit qu'elle attendoit son oncle ?

GUSTAVE.

Qu'est-ce qu'il y a là d'extraordinaire, au point où nous en sommes ?

M. MARTIN.

C'en est trop, Monsieur; il n'y aura pas d'explication, parce que c'est inutile.

GUSTAVE.

Je vois bien où vous voulez en venir; mais on ne me mystifie pas, moi...

M. MARTIN, *se fâchant.*

Monsieur, vous le prenez sur un ton bien haut.

GUSTAVE.

S'il vous déplaît, Monsieur, vous savez ce qui vous reste à faire.

M. MARTIN, *furieux.*

Oui, Monsieur, je vous entends, et nous verrons. (*Après avoir réfléchi.*) Êtes-vous adroit au pistolet ?

GUSTAVE, *souriant.*

Moi, je ne sors pas de chez Le Page.

M. MARTIN.

Allons, nous nous battrons à l'épée. (*A part.*) Pauvre Martin !... N'importe. (*Haut.*) Monsieur, vous vous trouverez ici dans une heure. (*A part.*) Jolie situation pour un mari !

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Ai-je tort d'être jaloux ;
En présence d'un époux
Donner un rendez-vous :
Sans plus tarder vengeons-nous.
Oui, ma femme en ce moment,
Je le vois trop clairement,
Quoiqu'ici bien présent,
Me traite en époux absent.

GUSTAVE, *riant, à part.*

Dieux ! quelle colère.

M. MARTIN, *à part.*

Vertu mensongère,
Quel affront conjugal !

GUSTAVE, *à part.*

J'en suis sûr, c'est un rival.

M. MARTIN, *à part.*

Épouse légère,
Femme peu sincère,
Pour ce trait déloyal
Courons vîte au tribunal.

ENSEMBLE.

Ai-je tort d'être jaloux, etc.

GUSTAVE.

Deux amants au rendez-vous,
C'est un peu trop entre nous ;
Si j'étois son époux,
Ah ! Quel seroit mon courroux !
L'infidelle en ce moment,
Je le vois trop clairement,
Quoiqu'ici bien présent,
Me traite en futur absent.

(*M. Martin, furieux, rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.*

Allons, encore un duel !... Mais, j'y pense, cette veuve seroit-elle réellement mariée, et n'auroit-elle changé de logement que pour rejoindre son mari ?... Ce ton d'autorité, de confiance... Non, non, cet homme est seulement un amant, mais un amant favorisé. Je ne m'étonne plus si l'on me défendoit de paroître aujourd'hui dans cet hôtel. (*Riant.*) Ah ! ah ! Voilà de ces petites perfidies... Je ne croyois pas Amélie si forte sur cet article-là. . . .

AIR : *Tendres échos.*

Elle juroit de m'aimer constamment,
Un jour suffit pour la rendre volage ;
Il est donc vrai, d'amour le doux serment
Pour la beauté n'est plus qu'un badinage :
D'une main sûre on cherche à le tracer;
A peine écrit, l'autre vient l'effacer.

2e COUPLET.

Je vais bientôt combattre mon rival :
A qui des deux va demeurer la gloire ?

Me battre, hélas ! Jadis m'étoit égal,
J'étois certain d'enchaîner la victoire :
Mais elle est femme.... on peut en vérité
Douter parfois de sa fidélité.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, UNE MARCHANDE DE MODES, UNE LINGÈRE, UNE COUTURIÈRE.

LES TROIS FEMMES.

AIR : *Vaud. des deux Valentins.*

Entrons donc, entrons donc;
Sans plus de façon,
A Monsieur demandons
Ce que nous cherchons;
Entrons donc, entrons donc;
Sans plus de façon,
Déposons
Nos cartons.

LA MARCHANDE DE MODES.

Comme le cadeau
Qu'on fait est fort beau,
Sans être demandeuse,
J'attends, car enfin,
Madame Martin
Peut-être est généreuse.

Bon

CHŒUR.

Entrons donc, entrons donc;
Sans plus de façon,
A Monsieur demandons
Ce que nous cherchons;
Entrons donc, entrons donc;
Sans plus de façon,
Déposons
Nos cartons.

GUSTAVE.

Ces dames, si je ne me trompe, ont prononcé le nom de Madame Martin ?

LA LINGÈRE.

C'est chez elle que nous venons, je lui apporte un cachemire.

LA COUTURIÈRE.

Moi, des robes.

LA MODISTE.

Et moi, des chapeaux.... Savez-vous, Monsieur, si elle est chez elle ?

GUSTAVE.

Elle est absente pour le moment.

LA LINGÈRE.

Monsieur nous dira peut-être si elle doit bientôt rentrer ?

GUSTAVE.

Je le présume ; mais elle vous a probablement donné rendez-vous ici ?

LA LINGÈRE.

Non, Monsieur, nous ne l'avons pas encore vue.

GUSTAVE.

Ce n'est donc pas elle qui a fait ces emplettes ?

LA MODISTE, *avec mystère.*

Non, vraiment; c'est une surprise qu'un Monsieur, qui va venir, veut lui faire.

GUSTAVE.

Un Monsieur : (*à part*) c'est sans doute celui que je viens de voir.

LA COUTURIÈRE, *à la modiste.*

Silence donc, Mademoiselle ; vous ne savez pas à qui vous parlez....

GUSTAVE *à la lingère.*

Dites-moi, ce Monsieur est-il jeune ?

LA LINGÈRE.

Ah ! bien oui, est-ce que les jeunes gens donnent comme ça des cachemires ?

LA MODISTE.

Là.... Mademoiselle est contente, elle a placé son mot.

LA COUTURIÈRE.

Monsieur, puisque vous voulez le savoir, il n'est ni trop jeune ni trop vieux.

GUSTAVE ; *à part.*

Plus de doute, c'est un cadeau du rival qui vient de me quitter.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh! quoi, c'est vous, mon cher Gustave.... Quel est tout ce monde?

GUSTAVE.

C'est pour vous, Madame.

AMÉLIE, *examinant les cartons que les marchandes ont ouverts.*

Des robes, des chapeaux! un cachemire! c'est charmant... Mais je n'ai rien demandé de tout cela.

GUSTAVE, *avec dépit.*

C'est un Monsieur qui vous l'envoie.

AMÉLIE, *surprise.*

Un Monsieur! (*regardant Gustave avec intention.*) Ah! Je devine.

GUSTAVE.

Vraiment, vous devinez?

AMÉLIE.

Oui, oui,... certainement (*à part.*) c'est une galanterie de M. Gustave.

GUSTAVE.

Ah! Vous savez qui vous fait ce cadeau?

AMÉLIE, *souriant.*

C'est un homme fort aimable.

LA LINGÈRE, *bas à la modiste.*

Que dit-elle donc?

LA MODISTE, *bas à la lingère.*

Elle va se faire faire une scène, c'est sûr.

LA COUTURIÈRE, *à part.*

Il faut pourtant la détromper. (*haut*) Madame, ce n'est pas ce Monsieur qui nous envoie (*bas à l'oreille*); c'est M. Dormeuil.

AMÉLIE, *à part.*

Mon oncle! J'avois bien prévu qu'il m'annonceroit sa visite

de cette manière. (*Aux marchandes.*) Mesdemoiselles, je connois celui qui vous envoie, j'accepte, et je vous remercie.

GUSTAVE, *étonné.*

Vous acceptez ?

AMÉLIE, *avec malice.*

Oui Monsieur. (*Aux marchandes.*) Tenez, Mesdemoiselles, voilà pour vos courses (*elle leur donne de l'argent*).

LES TROIS MARCHANDES.

AIR : *Vaud. de la Visite à Bedlam.*

Éloignons-nous aussitôt,
Et retournons à l'ouvrage ;
Ce parti me semble sage,
Nous sommes ici de trop.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE X.

GUSTAVE, AMÉLIE.

GUSTAVE, *avec dépit.*

Ah ! Vous acceptez, Madame ?

AMÉLIE.

Je ne pouvois guère faire autrement.

GUSTAVE.

Dans le fait, vous avez raison ; refuse-t-on un présent offert par une personne que l'on aime ?

AMÉLIE.

Et que l'on aime sincèrement. (*A part.*) Tourmentons-le un peu.

GUSTAVE.

La confidence est agréable pour moi.

AMÉLIE.

Elle ne peut pas vous déplaire ; je l'aimois avant de vous connoître.

GUSTAVE.

Si j'avois pu le penser, Madame...

AMÉLIE.

Quand vous connoîtrez cet homme respectable, vous changerez de langage, je l'espère.

GUSTAVE.

Je viens de le voir à l'instant.

AMÉLIE.

Vraiment?

GUSTAVE.

Nous avons eu ensemble une conversation très-animée.

AMÉLIE.

Où donc?

GUSTAVE.

Dans cet hôtel.

AMÉLIE.

Est-ce qu'il vous auroit mal reçu?

GUSTAVE.

Oui, Madame.

AMÉLIE, *à part.*

Cela me paroît surprenant de la part de mon oncle. (*Haut.*) Il ne vous a donc pas dit qui il étoit?

GUSTAVE.

Il ne m'a rien laissé ignorer. C'est probablement parce que vous attendiez sa visite ce matin, que vous m'aviez défendu de vous rendre la mienne?

AMÉLIE.

Précisément; je voulois lui parler de vous, et le préparer à vous recevoir. Vous voyez que la précaution n'étoit pas inutile.

GUSTAVE.

Je vous remercie de l'attention; on n'est pas plus aimable.

AMÉLIE, *vivement.*

Que signifie un tel discours? N'êtes-vous pas sûr de mon cœur? Douteriez-vous de mon amour?

GUSTAVE, *ironiquement.*

Moins que jamais. (*A part.*) La perfide!

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

GUSTAVE.

Je veux vous dire, Madame, que je me félicite d'avoir un rival.

AMÉLIE.

Monsieur, ce n'est point un rival que vous venez de voir; ainsi veuillez bien m'expliquer...

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AMÉLIE, UNE JEUNE BONNE.

LA BONNE.

Madame Martin?

AMÉLIE.

C'est moi, ma petite; que voulez-vous?

LA BONNE, *donnant une lettre.*

Madame, je suis bien fâchée de vous déranger : mais je suis Fanchette; je viens de la part de ma maîtresse, vous apporter cette lettre.

AMÉLIE, *lisant.*

« Ma chère amie,

« Je vous prie d'arriver aujourd'hui chez moi, à quatre « heures et demie au plus tard, parce que nous dînerons de « bonne heure, pour aller au spectacle.

« Femme GERVAIS. »

LA BONNE.

Madame Gervais, c'est ma maîtresse.

AMÉLIE.

Madame Gervais, ma petite, je ne la connois point, et cette lettre n'est point pour moi.

LA BONNE.

Vous n'êtes donc pas Madame Martin?

AMÉLIE.

C'est bien mon nom.

LA BONNE.

En ce cas, Madame, vous connoissez Madame Gervais; vous avez dîné chez elle vendredi dernier.

AMÉLIE.

Vendredi dernier, moi?

LA BONNE.

Oui, Madame; vous savez bien, vous étiez avec Monsieur

votre mari, un Monsieur qui s'habille bien drôlement... A ce qu'on m'a dit, car je ne suis que depuis hier chez Madame Gervais.

GUSTAVE, *à part.*

Elle étoit avec son mari!

AMÉLIE.

Ma petite, vous vous trompez; je ne suis pas mariée.

LA BONNE.

Dame, moi, je ne peux pas savoir ça... Vous étiez avec un Monsieur, toujours.

GUSTAVE, *impatienté.*

C'est bon, dites à Madame Gervais qu'on ira.

AMÉLIE, *à Gustave.*

Non, Monsieur, on n'ira pas.

LA BONNE.

Excusez, Monsieur et Madame; ce n'est pas ma faute si on me donne une commission qui vous déplaît. Je dirai qu'on ira, et je suis bien votre servante. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

GUSTAVE, AMÉLIE.

GUSTAVE.

Eh bien! Madame?

AMÉLIE.

Eh bien! Monsieur, cette petite fille se trompe.

GUSTAVE.

La lettre est pourtant bien adressée à Madame Martin.

AMÉLIE.

C'est la vérité; mais je ne connois pas plus Madame Gervais que le rival dont vous me parliez tout à l'heure.

GUSTAVE.

Il paroît cependant que c'est avec lui que vous avez passé la soirée de vendredi dernier.

AMÉLIE.

Non, Monsieur; je vous le déclare pour la dernière fois, et si vous refusez de croire à ma sincérité....

GUSTAVE.

Achevez, Madame.

AMÉLIE.

Il est un moyen de tout concilier.

GUSTAVE.

Oui, Madame; c'est de reprendre ma parole, et de vous rendre la vôtre.

AMÉLIE.

J'accepte, Monsieur, oh! J'accepte avec plaisir; car je ne me sentirois pas la force d'épouser un homme qui me soupçonne injustement. (*A part.*) Voilà, j'espère, un congé en bonne forme.

GUSTAVE, *à part.*

Allons maintenant nous préparer au combat.

AIR : *Du comte Ory.*

Oui je renonce à la chaîne
Que l'amour devoit former;
Ma promesse n'est pas vaine
Et je ne veux plus aimer.

AMÉLIE.

Un pareil serment s'oublie.

GUSTAVE.

Je le jure sur l'honneur.

AMÉLIE.

Une femme plus jolie
Vous offrira le bonheur.

GUSTAVE.

Le bonheur n'est qu'un songe,
Dans l'erreur il nous plonge;

ENSEMBLE.

Pour toujours,
Oui toujours,
Je fuis les amours.

AMÉLIE.

Pour toujours,
Oui toujours,
Je fuis les amours.

(*Gustave sort.*)

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, *seule.*

Je ne reviens pas de ma surprise !... Pourquoi cette dame Gervais, que je ne connois pas, m'écrit-elle ?... Que signifie ce rival dont me parle Gustave, et pourquoi M. Gustave, ordinairement si doux, si poli avec moi, change-t-il tout à coup de langage ?.. Je suis piquée au vif. J'entends quelqu'un... sortons ; car dans le trouble où je suis, toute visite me seroit importune. (*Elle sort ; M. Martin ouvre la porte de chez lui et paroît.*)

SCÈNE XIV.

M. MARTIN, *seul.*

Ma femme ne veut point convenir de ses torts ; elle boude, elle pleure, m'adresse des reproches.... me fait enrager enfin, et je vais peut-être me faire tuer pour elle.... venir à Paris pour cela.... ce n'étoit pas la peine.

AIR : *Du premier prix.*

Mon cher Calais, combien je te regrette ;
Seul pour mon cœur tu vaux un paradis,
Que j'aime donc ta paisible retraite,
Et que je hais cet enfer de Paris ;
Nous n'avons pas, loin de la capitale,
Tout ce fracas, tout ce luxe effrayant,
Trente journaux pour faire du scandale,
Et vingt maisons où l'on perd son argent ;
Jamais chez nous une mode nouvelle,
Jamais de bruit, ni d'intrigues d'amours,
A son époux chaque femme est fidelle,
Et les maris font les discours
Très-courts.
Dès le matin regardant couler l'onde,
Chacun de nous se promène gaiement ;
Le long des quais le pêcheur fait sa ronde,
Le postulant
Cherche d'où vient le vent.
Le paquebot,
Bientôt,
Sur notre plage,
De Douvre arrive : il en sort maint Anglais
Dont le seul but, en faisant ce voyage,

Est d'aller voir les restaurants français.
Il est midi, l'on court à la parade;
En défilant avec son bataillon,
Chaque soldat lance une tendre œillade:
Pour les amants, ah! Quelle garnison!
Mais du dîner déjà la cloche sonne,
A table on vient.... C'est un plaisir nouveau:
On mange, on boit, on jase et l'on raisonne,
Nos cœurs sont francs et notre vin sans eau.
Vient-il un bal, avec décence
On danse,
Sans observer sa tournure en détail;
Car maintenant dans notre belle France,
Pour nos tendrons, danser est un travail.
Au coin du feu, contant son anecdote,
Chaque vieillard assis près du buffet,
Joue au boston ou bien à la bouillotte,
Et gravement discute le budget;
Si par hasard à l'ennui l'on succombe,
Vite au théâtre on bannit son souci:
Avant minuit toujours la toile tombe,
Et bien souvent l'ouvrage tombe aussi.

Mon cher Calais, etc.

Au lieu de cela, il faut que j'aille me battre; joli passe-temps pour un homme naturellement pacifique!

SCÈNE XV.

M. MARTIN, DORMEUIL.

DORMEUIL, *en entrant.*

Me voilà donc à Paris.... j'ai cru que je n'arriverois jamais. (*Il va pour entrer dans les appartements.*) Ce doit être ici.

M. MARTIN, *à part.*

Cet homme va chez moi. (*A Dormeuil.*) Que demandez-vous?

DORMEUIL.

Monsieur, je vais chez madame Martin.

M. MARTIN.

Monsieur, elle est sortie.

DORMEUIL.

On m'a assuré pourtant que ma nièce étoit chez elle.

M. MARTIN.

Votre Nièce.... est-ce que ce seroit....

DORMEUIL.

Oui, Monsieur, ma nièce; j'arrive tout exprès pour l'embrasser.

M. MARTIN, *se précipitant dans les bras de Dormeuil.*

Ah! Monsieur, combien j'ai de plaisir à vous voir.

DORMEUIL, *à part.*

Qu'est-ce que c'est donc que cet original-là?...

M. MARTIN.

Nous avons souvent parlé de vous avec votre nièce.

DORMEUIL.

Madame Martin?

M. MARTIN.

Ce matin, elle me faisoit encore votre éloge.

DORMEUIL.

Ah! Vous la connoissez donc beaucoup?

M. MARTIN, *à part.*

La question est singulière!

DORMEUIL, *à part.*

C'est probablement le prétendu dont Amélie me parle dans sa lettre. (*Haut.*) Alors vous allez me donner de ses nouvelles.

M. MARTIN, *avec dépit.*

Oui, Monsieur, je vous en donnerai.

DORMEUIL, *à part.*

Mais elle me marque que c'est un homme de vingt-cinq ans qu'elle doit épouser, et celui-ci a plus de la quarantaine; (*haut.*) Elle doit être bien changée à son avantage, depuis cinq ans que je ne l'ai vue?

M. MARTIN.

A son avantage! Au contraire, mon cher oncle, vous allez en juger.

AIR : *Lycas aimoit le beau Thémire.*

Elle danse à toutes les fêtes.

DORMEUIL.

Ce n'est pas un défaut bien grand.

M. MARTIN.

Par-tout elle fait des conquêtes.

DORMEUIL.

Mon cher, ce n'est pas surprenant.

M. MARTIN.

Entre nous, elle est trop jolie.

DORMEUIL.

Le temps corrige de cela;
Trop heureux, si toute la vie
On conservoit ce défaut-là!

2e *Couplet.*

M. MARTIN.

Madame veut suivre la mode.

DORMEUIL.

N'est-elle pas dans son printemps?

M. MARTIN.

Le plaisir seul, voilà son code.

DORMEUIL.

Ah! C'est celui de bien des gens.

M. MARTIN.

Mais, avec un tel caractère,
A tout le monde elle plaira.

DORMEUIL.

Mon cher ami, laissez-la faire,
On perd trop tôt ce défaut-là.

M. MARTIN.

Vous me permettrez de vous dire qu'en attendant....

DORMEUIL.

Tenez, vous êtes jaloux, je le vois, et vous avez tort de de vous plaindre.

M. MARTIN.

Mais Monsieur, réfléchissez, je vous prie, que moi seul je dois lui tenir lieu de tout, que je suis le maître dans la maison; lisez le Code, chapitre du mariage.

DORMEUIL.

Attendez donc au moins que vous soyez son mari.

M. MARTIN.

Hélas! L'affaire est terminée depuis un mois.

DORMEUIL.

Vous êtes marié?

M. MARTIN.

D'où vient cette surprise, vous ne le saviez pas ?

DORMEUIL.

Je ne croyois pas les choses si avancées.

M. MARTIN.

Ma femme a dû cependant vous l'écrire.

DORMEUIL.

Elle me mande en effet qu'elle va se remarier, mais elle ne me dit pas....

M. MARTIN.

Comment, se remarier? J'espère bien que c'est la première fois.

DORMEUIL.

Pas du tout.... son premier mari que je n'ai pas connu, se nommoit Martin.

M. MARTIN, *à part.*

Encore un qui veut savoir mieux que moi.... (*haut.*) Mon cher oncle, c'est moi qui me nomme Martin, et votre nièce n'a jamais été veuve, du moins on ne me l'a pas donnée pour telle.

DORMEUIL.

On a eu grandement tort. (*A part.*) Il paroît qu'elle lui a caché cette circonstance.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN BIJOUTIER.

LE BIJOUTIER.

Madame Martin ?

M. MARTIN.

Encore un inconnu qui demande ma femme! Ils n'en finiront pas. (*Haut.*) Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE BIJOUTIER.

Je lui apporte ce qu'elle m'a acheté.

M. MARTIN.

Madame Martin vous a acheté quelque chose ?

LE BIJOUTIER.

Une tabatière que voilà.

M. MARTIN.

C'est impossible, Monsieur; je ne prends pas de tabac. (*A part.*) Je fais une réflexion... M. Gustave... m'en a offert tantôt... Plus de doute, la tabatière lui est destinée.

LE BIJOUTIER.

Madame Martin m'a promis de me payer ce matin, et voilà mon mémoire.

M. MARTIN, *se fâchant.*

Ma femme est sortie; remportez votre marchandise, et laissez-moi tranquille.

LE BIJOUTIER.

Mais, Monsieur, que voulez-vous que je fasse d'une tabatière avec un portrait?

M. MARTIN.

Un portrait, dites-vous?

DORMEUIL, *surpris.*

Un portrait!...

M. MARTIN, *avant d'avoir regardé.*

Ah! la perfide! C'est le sien qu'elle donne à M. Gustave.

LE BIJOUTIER, *donnant la tabatière.*

Il ressemble plutôt à un financier qu'à une jolie femme. (*A part, regardant Dormeuil.*) Eh! mais, je ne me trompe pas...

M. MARTIN.

C'est le vôtre, Monsieur.

DORMEUIL.

Effectivement, c'est le mien.

M. MARTIN.

Comment se fait-il?...

DORMEUIL, *passant du côté de M. Martin.*

Allez-vous me croire l'amant de ma nièce, à présent? (*Au Bijoutier.*) Monsieur, donnez-moi votre mémoire.

LE BIJOUTIER.

Le voici.

DORMEUIL.

Voilà votre argent. (*Il garde la tabatière.*)

LE BIJOUTIER.

C'est juste mon compte. Pardon, Messieurs.... j'ai bien l'honneur de vous remercier. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

M. MARTIN, DORMEUIL.

M. MARTIN.

Vous payez ce mémoire, Monsieur ?

DORMEUIL.

Oui, mon neveu; sauf à compter plus tard avec vous. Il est inutile qu'un étranger soit présent à une explication toujours pénible.

M. MARTIN.

Eh bien! Monsieur, puisque nous voilà seuls, oserai-je vous demander depuis quelle époque ma femme possède votre portrait ?

DORMEUIL.

Il y a, je crois, deux ans environ que je le lui ai envoyé.

M. MARTIN.

Il est bien extraordinaire qu'elle ne me l'ait jamais fait voir.

DORMEUIL.

Cependant le portrait d'un oncle peut se montrer.

M. MARTIN.

Le portrait d'un oncle, oui; mais...

DORMEUIL.

J'ai donc l'air d'un séducteur ?... Je ne m'en doutois pas. Revenez de votre erreur, mon neveu; et si Madame Martin, ma nièce, se conduit mal avec vous, ce que je ne crois pas, confiez-moi vos chagrins; ils n'existent peut-être que dans votre imagination.

M. MARTIN.

Eh! Mon cher oncle, je me trouve compromis à chaque instant.

DORMEUIL.

Diable! Ceci devient sérieux.

M. MARTIN.

Et, dans un moment encore, je vais me battre avec un rival que l'on me préfère.

DORMEUIL.

Ah ! Mon dieu !

M. MARTIN.

Ce n'est que trop vrai.

DORMEUIL.

Vous battre ?... Y pensez-vous, mon neveu ?

AIR : *Un page aimoit la jeune Adèle.*

A notre prince, à la patrie,
Nous devons compte de nos jours,
Il ne faut donc risquer sa vie
Que pour voler à leur secours ;
Ah ! Regrettons que l'honneur en délire,
Dans un duel nous montrant un succès,
Permette qu'un Français expire
Sous la main d'un autre Français.

M. MARTIN.

Le rendez-vous est donné, et c'est ici même que j'attends mon adversaire.

DORMEUIL.

Et quel est cet imprudent ?

M. MARTIN.

Un jeune fat, nommé Gustave, qui a fait la cour à ma femme, et qui prétend avoir des droits légitimes.

DORMEUIL.

Gustave !... Eh ! Mais, ma nièce m'en parle dans sa lettre.

M. MARTIN.

Elle vous en parle ?... Eh bien ! Mon cher oncle, vous le voyez... La perfide m'a juré qu'elle ne le connoissoit pas. L'affaire ne peut plus s'arranger, il faut que je me venge.

DORMEUIL.

Eh bien ! Soit. Avez-vous un témoin ?

M. MARTIN.

Ce n'est pas cela qui m'inquiète ; j'en trouverai.

DORMEUIL.

Je vous en servirai. Mais, de grâce, allez-moi chercher

ma nièce; je veux absolument causer avec elle. Tenez... remettez-lui cette tabatière; car enfin je ne sais pas à qui elle la destine... Si c'étoit à une jolie femme... la mienne pourroit croire.... Tout à l'heure vous avez voulu me faire entendre que j'étois un séducteur...

M. MARTIN.

Je vais vous envoyer votre nièce. Faites-lui un sermon très-sévère... bien paternel... bien sentimental... Mais, après cela, le duel aura lieu... J'y tiens... je n'en démordrai pas. (*M. Martin rentre chez lui.*)

SCÈNE XVIII.

DORMEUIL, *seul.*

Allons, me voilà engagé dans une affaire d'honneur!.... Comment diable ma nièce s'est-elle amourachée d'un homme comme celui-là... C'est que c'est une mauvaise tête!...

SCÈNE XIX.

DORMEUIL, AMÉLIE, *venant du dehors.*

AMÉLIE.

Quoi! C'est vous, mon cher oncle?

DORMEUIL.

Oui, ma chère nièce; depuis une heure je suis débarqué, et je t'avoue que je ne m'attendois guères à tout ce qu'on vient de me dire.

AMÉLIE.

Vous savez déjà?... Vous l'avez donc vu?

DORMEUIL.

Tu le sais bien.

AMÉLIE.

Et qui me l'auroit dit?

DORMEUIL.

Lui!... Il m'a quitté pour cela.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

DORMEUIL.

Ce n'est donc pas lui qui t'envoie auprès de moi?

AMÉLIE.

M'envoyer !... Je ne serois pas venue.

DORMEUIL, *à part.*

Bonne petite tête. (*Haut.*) Écoute, ma nièce, je sais tout, et je trouve au moins singulier...

AMÉLIE.

Vous savez tout, n'est-ce pas ?.... Eh bien ! Mon oncle, j'ai peut-être été trop vive, j'en convieus; mais enfin tout est rompu... Tant pis pour lui.

DORMEUIL, *surpris.*

Tout est rompu ! (*A part.*) Est-ce qu'elle voudroit se séparer?

AMÉLIE.

Monsieur a une tête ! Mais, Dieu merci, j'ai du caractère quand je le veux, et je ne cèderai pas.

DORMEUIL.

Tout cela est fort bien; mais il faut, ce me semble, y mettre chacun un peu du sien ... Je viens de causer avec lui... S'il m'a dit la vérité, je ne te le cache pas, je te blâme.

AMÉLIE.

Pouvois-je souffrir que l'on me traitât de volage, de perfide.... Et pourquoi? Parce que vous avez été assez bon pour m'envoyer un cadeau.... aussi, je me suis bien gardée de lui dire qu'il venoit de vous.

DORMEUIL.

Tu as eu tort, te dis-je.... et tu aurois dû, avant tout cela, lui avouer franchement que tu étois veuve.

AMÉLIE.

Il le sait.

DORMEUIL.

Il ne s'en doute seulement pas. Ensuite, je trouve extraordinaire que tu m'aies fait venir après la cérémonie.

AMÉLIE.

Comment, après la cérémonie?

DORMEUIL.

Ne cherche pas à m'en faire un mystère; je suis indulgent,

je ne t'en veux pas. Avoue seulement qu'il eût été convenable de me prévenir de l'époque précise de ton mariage; je me serois arrangé pour m'y trouver.

AMÉLIE.

De mon mariage!... Mais, mon oncle, voudriez-vous avoir la complaisance de m'expliquer...

DORMEUIL.

N'en parlons plus, et tâche sur-tout de ne pas exposer davantage ton mari.

AMÉLIE.

Mon mari!... Il est bien tranquille le pauvre homme!

DORMEUIL.

Pas trop; et si tu n'avois pas souffert les importunités de ce jeune Gustave, il n'y auroit pas de duel aujourd'hui.

AMÉLIE.

Un duel!... En vérité, mon oncle, je m'y perds.... effectivement, monsieur Gustave m'a fait la cour....

DORMEUIL.

Tu en conviens donc!

AMÉLIE.

Mais je suis veuve, bien veuve, et je n'ai même plus envie de me remarier.

DORMEUIL.

Ne te fâche pas.... C'est lui qui m'a dit tout cela.

AMÉLIE.

Ah! il a osé se plaindre de moi! eh bien! c'est bon, il me le paiera.... Justement le voici; mon oncle, soyez mon interprète, et sur-tout défendez-lui de jamais reparoître devant moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

DORMEUIL, GUSTAVE.

GUSTAVE, *voyant sortir Amélie.*

Amélie! Amélie! C'est moi, c'est Gustave.

DORMEUIL, *vivement.*

Gustave! C'est donc vous, Monsieur, qui vous permettez de faire ainsi la cour à ma nièce.

GUSTAVE, *avec joie.*

Seriez-vous l'oncle d'Amélie ?

DORMEUIL, *sévèrement.*

Oui, Monsieur, et vous me permettrez de vous dire que votre conduite est très-blâmable, très-audacieuse....

GUSTAVE, *étonné.*

Comment donc cela, Monsieur ?

DORMEUIL.

N'est-ce rien que de chercher à troubler un bon ménage, de désunir deux cœurs faits l'un pour l'autre ?

GUSTAVE.

Ce n'est point à moi que ce reproche s'adresse.

DORMEUIL.

Ne faites-vous pas la cour à ma nièce ?

GUSTAVE.

Il est naturel d'aimer ce qui est aimable.

DORMEUIL.

Oui, mais quand ce qui est aimable est marié....

GUSTAVE.

Allons, voilà la scène de ce matin qui va recommencer.... Eh bien ! Monsieur, ça m'est égal, tant pis pour lui.

DORMEUIL.

Monsieur, le mari de ma nièce est un galant homme, il ne devoit pas être trompé.

GUSTAVE.

Je vous dis que si !... C'est un original qui m'a provoqué et auquel je ménage une bonne leçon... Tenez, je l'attends ici.

DORMEUIL.

Pour vous battre, n'est-ce pas ? Mais il n'en fera rien, je vous le déclare.

GUSTAVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, à moins qu'il ne consente à me céder Amélie.

DORMEUIL.

Vous céder sa femme ! l'ai-je bien entendu !

GUSTAVE.

Il n'est pas son mari, je vous le répète. Hier encore, madame Martin m'a écrit qu'elle étoit veuve.

DORMEUIL.

Elle vous a écrit.... Alors je n'y comprends plus rien du tout.... Justement voilà monsieur Martin.... Je vous réponds qu'il ne sortira pas avant que je sache à quoi m'en tenir.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, M. MARTIN.

M. MARTIN, *en entrant.*

Est-il possible d'être plus bizarre que votre nièce! Je lui annonce votre arrivée, je lui dis que vous voulez la voir, elle ne veut pas venir.

DORMEUIL.

Ma nièce? Elle sort d'ici.

M. MARTIN.

Madame Martin sort d'ici?

DORMEUIL.

Dans l'instant.

M. MARTIN.

Auriez-vous l'intention de vous amuser à mes dépens?

GUSTAVE, *à part.*

Il va encore se fâcher.

DORMEUIL.

Auriez-vous l'intention de vous amuser aux miens? Je connois bien ma nièce, peut-être?

M. MARTIN.

Je connois bien ma femme, je pense?

DORMEUIL.

Je vous soutiens qu'elle sort d'ici.

M. MARTIN.

Et moi, je prétends que ma femme n'a pas quitté son appartement; j'étois avec elle, je le dois savoir.

DORMEUIL.

On n'a jamais vu une obstination pareille.

M. MARTIN.

On n'a jamais vu un entêtement semblable. Au surplus, je vais vous étonner bien davantage. Je lui ai fait voir votre portrait...

DORMEUIL.

Eh bien ?

M. MARTIN.

Elle prétend qu'elle ne l'a jamais eu.

GUSTAVE, *regardant le portrait.*

Ce portrait... Madame Martin me l'a fait voir vingt fois chez elle.

M. MARTIN.

Vous osez soutenir cela ?

GUSTAVE.

Faites venir Madame Martin; elle l'affirmera devant vous.

DORMEUIL.

Vous l'entendez.

M. MARTIN.

Il est inutile qu'elle vienne ; elle dit qu'elle ne vous connoît pas.

DORMEUIL.

Ma nièce ne me connoît pas ?.... Allons, il paroît que l'on m'a dit la vérité, et que ce n'est pas vous qui êtes le mari de ma nièce.

M. MARTIN.

Je ne suis pas le mari de Madame Martin !.... Voilà du nouveau, par exemple ! (*Courant à la porte d'Adèle.*) Attendez, attendez, vous allez être satisfaits. (*Il appelle.*) Madame Martin ! Madame Martin !

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ADÈLE MARTIN; ensuite AMÉLIE MARTIN, et M. DURAND *dans le fond.*

ADÈLE, *en entrant.*

AIR : *Ah! mon Dieu qu'on a de peine.* (De M. Furet.)

D'où vient ce bruit, ce tapage?

M. MARTIN.

Venez, madame Martin.

(*A part.*)

Ce mystère, dont j'enrage,
Va donc s'éclaircir enfin.

(*A sa femme.*)

Êtes-vous ma femme?

ADÈLE.

Oui.

DORMEUIL, *à M. Martin.*

Pour vous j'en suis réjoui.

M. MARTIN, *à Dormeuil.*

Est-ce votre nièce?

DORMEUIL.

Non.

M. MARTIN, *se fâchant.*

Vous perdez donc la raison?
Vous le disiez tout à l'heure.

ADÈLE.

Monsieur n'est pas mon parent.

M. MARTIN, *se frappant la tête.*

C'est à tort que je me leurre,
Je n'y comprends rien vraiment.

(*A Gustave.*)

Et vous, monsieur l'épouseur,
Qui prétendez à son cœur,
Persistez-vous à sa main?

GUSTAVE.

Je m'en flatterais en vain,
Pour une autre ma tendresse
A décidé de mon sort.

DORMEUIL, *apercevant Amélie qui écoute avec M. Durand.*

Viens, approche donc, ma nièce;
Personne ici n'est d'accord.

(*A M. Martin.*)

Voici madame Martin.

M. MARTIN, *montrant sa femme.*

La voici j'en suis certain.

M. DURAND, *en riant.*

Allons, Messieurs, point d'humeur,
Je vois quelle est votre erreur.

Oui, Messieurs, madame Amélie vient de m'interroger, et vous avez tous raison. Le hasard seul a tout fait.... Ces deux dames portent le même nom, à l'exception que madame Amélie est veuve, et que madame est l'épouse de monsieur. (*Il les désigne.*)

GUSTAVE.

Ah! ça, mais ces chapeaux, ces robes....

AMÉLIE.

Sont un cadeau de mon oncle.

DORMEUIL.

Et cette tabatière avec un portrait?

AMÉLIE.

Un souvenir d'amitié que je vous prie d'offrir à ma tante Dormeuil.

ENSEMBLE.

Ah! Quelle étrange aventure,
Je m'en souviendrai long-temps;
Ce quiproquo, je le jure,
Fera rire à nos dépens.

M. MARTIN, *aux genoux d'Adèle.*

Ma chère Adèle, que je suis fâché de t'avoir soupçonnée!

GUSTAVE, *aux genoux d'Amélie.*

Amélie me pardonnera-t-elle?

AMÉLIE, *lui tendant la main.*

Voilà ma réponse. Mais n'oubliez pas dorénavant, Messieurs, qu'il faut plutôt en croire vos femmes que ce que vous voyez.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. de la Créancière.*

DORMEUIL.

Hélas! Qui ne se trompe pas?
Oui, je blâme la jalousie;
Mais que de femmes, ici-bas,
Nous causent cette maladie :
Je vois, sans être curieux,
Tant de maris que l'on baptise....
En ce cas Dieu veuille, pour eux,
Que ce ne soit qu'une méprise!

ADÈLE MARTIN.

Par-tout on s'occupe à présent
De l'ennuyeuse politique :
L'un pour la guerre fait son plan,
L'autre est d'humeur plus pacifique;
Le postulant trouve tout bien,
Et le réformé moralise;
Il en est qui ne disent rien....
De peur de faire une méprise.

M. MARTIN.

Ayant fêté, dans un festin,
De leur hymen l'anniversaire,
Deux couples pris d'amour, de vin,
Firent une erreur singulière;
Ils se fâchèrent; nos maris,
Qui n'ont pas besoin qu'on les grise,
N'en sont jamais moins bons amis,
Et font souvent cette méprise.

DURAND.

Je crois qu'on peut facilement
Trouver une femme parfaite :
On peut aussi, par accident,
La prendre légère et coquette;
Tout dépend de l'occasion,
Il est encor quelqu'Artémise....
Quant à moi, je reste garçon,
Dans la crainte d'une méprise.

GUSTAVE.

Long-temps, par des succès nouveaux,
Le François se couvrit de gloire :
Pour toujours ses nobles travaux
Sont gravés dans notre mémoire;
S'il faut combattre pour l'honneur,
Vaincre sera notre devise;
En comptant sur notre valeur
On ne fit jamais de méprise.

AMÉLIE, *au public.*

Messieurs, nous avons cru, ce soir,
Vous amuser tous et vous plaire :
N'allez pas trahir notre espoir,
En rendant un arrêt sévère !
Si cet ouvrage est mal écrit,
S'il n'a ni gaieté, ni franchise....
Nous y trouvions un peu d'esprit....
Daignez excuser la méprise.

FIN.

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT, RUE SAINT-JACQUES, n° 41.